

Quels différents visages de New-York le narrateur nous présente-t-il ?

En 1945, Jean-Paul Sartre, alors journaliste, est envoyé aux États-Unis et découvre New-York. Dans cet article, paru en 1949, il nous livre sa version et son expérience de la ville.

J'aime New-York. J'ai appris à l'aimer. Je me suis habitué à ses ensembles massifs, à ses grandes perspectives. Mes regards ne s'attardent plus sur les façades, en quête d'une maison qui, par impossible, ne serait pas identique, aux autres maisons. Ils filent tout de suite cherche les buildings perdus dans la brume, qui ne sont plus rien que des volumes, plus rien que l'encadrement austère du ciel. Quand on sait regarder les deux rangées d'immeubles qui, comme des falaises, bordent une grande artère, on est récompensé : leur mission s'achève là-bas, au bout de l'avenue, en de simples lignes harmonieuses, un lambeau
10 ce ciel flotte entre elles.

New-York ne se relève qu'à une certaine hauteur, à une certaine distance, à une certaine vitesse : ce ne sont ni la hauteur, ni la distance, ni la vitesse du piéton. Cette ville ressemble étonnamment aux grandes plaines andalouses : monotone quand on la parcourt à pied, superbe et
15 changeante quand on la traverse en voiture.

J'ai appris à aimer son ciel. Dans les villes d'Europe, où les toits sont bas, le ciel rampe au ras du sol et semble apprivoisé. Le ciel de New-York est beau parce que les gratte-ciel le repoussent très loin au-dessus de nos têtes. Solitaire et pur comme une bête sauvage, il monte la garde et
20 veille sur la cité. Et ce n'est pas seulement une protection locale : on sent qu'il étale au loin sur toute l'Amérique ; c'est le ciel du monde entier.

J'ai appris à aimer les avenues de Manhattan. Ce ne sont pas de graves petites promenades encloses entre les maisons : ce sont des routes nationales. Dès que vous mettez le pied sur l'une d'elles, vous
25 comprenez qu'il faut qu'elle file jusqu'à Boston ou Chicago. Elle s'évanouit hors de la ville et l'œil peut presque la suivre dans la campagne. Un ciel sauvage au-dessus de grands rails parallèles : voilà ce qu'est New-York, avant tout. Au cœur de la cité, vous êtes au cœur de la nature.

Il m'a fallu que je m'y habitue, mais, à présent que c'est chose faite,
30 nulle part je ne me sens plus libre qu'eu sein des foules new-yorkaises. Cette ville légère, éphémère, qui semble chaque matin, chaque soir, sous les rayons lumineux du soleil, la simple juxtaposition de parallélépipèdes rectangles, jamais n'opprime ni ne déprime. Ici, l'on peut reconnaître l'angoisse de la solitude, non celle de l'écrasement.



Lunch atop a skyscraper.
Photo anonyme
(attribuée à Charles C. Ebbets), 1932.